

Jaouad Benaissi

# Le grand ménage...

*Roman*



Du même auteur :

*Zizouna*, roman aux Ed Les Points Sur les I,  
Paris 2010

EXTRAIT

*« A toutes les femmes de ma vie :  
Zhor, Souhair, Latifa, Saïda, Sanae,  
Halima, Zineb, Hasna, Nada...  
Je vous aime à ma manière ! »*



## Synopsis

*Jaloué par ses amis du fait de son succès dans la vie et de sa capacité à faire parler de lui, Salah, un jeune homme d'une trentaine d'années, ne supporte plus, un beau jour, cette existence pleine d'hypocrisies socioculturelles et politiques, d'escroqueries psychologiques, sentimentales... Il décide alors de prendre ses distances, réorganise son temps dans une solitude bienfaisante, fait le tri de ses relations et cherche absolument à comprendre ses défaites, qu'elles soient amoureuses ou amicales. Il est temps pour lui de faire le point de sa vie puis de repartir sur des bases nouvelles. Ainsi se confie-t-il à Inès, son premier amour, qu'il n'avait plus revue depuis l'âge de 14 ans, la première que Salah ait embrassée sur les lèvres suite à une drôle de tractation...*



# 1

Tu sais, Inès ? Tu ne m'avais laissé aucun choix. J'aurais aimé que les choses se soient passées autrement. D'une manière complètement différente et parfaitement noble. Mais parfois, comme tu le sais bien, on est obligé de se comporter comme de vrais connards. La vie fonctionne ainsi, malheureusement. Et là je ne cherche pas à me donner raison. Absolument pas. Chacun de nous peut commettre des erreurs. Ou bien même des horreurs. Personne n'est infaillible. Eh bien moi, je suis comme tout le monde. Je n'ai jamais été vacciné contre la bêtise. Comme tout le monde, Inès. Tu comprends !

De toutes les façons, j'allais te filer les réponses dont tu avais besoin. Je t'aimais trop pour te laisser patauger toute seule dans le pétrin de cet examen d'histoire-géo. Je savais que tu étais nulle dans cette matière et qu'en te laissant tomber, tu allais avoir droit à une note médiocre. Sauf miracle bien entendu. Chose qui était complètement indigne de la fille pour qui j'éprouvais de l'amour. Le premier, en plus. Tu étais mon premier amour. Alors, tu n'avais pas un choix autre que celui d'être meilleure. Je n'aurais pas

supporté le fait que tu sois l'objet de cette moquerie noire qui sortait comme du venin, de la bouche de notre prof qui se trouvait être, en même temps, ma voisine et copine de ma mère.

Mais puisque tu m'as demandé de te laisser voir ma feuille d'examen, j'ai exigé de toi une contrepartie. Je t'ai mis dans l'obligation de me laisser t'embrasser sur les lèvres. Un vrai chantage enfantin. Et tu as accepté. Pas parce que tu en avais envie. Mais peut être parce que tu étais obligée de le faire sous peine d'une mauvaise note. Et de l'opprobre qui s'en suit !

Tu étais très timide.

Je me rappelle toujours de cette rougeur qui a envahi ton visage. C'était magnifique. D'autant plus que tu n'as placé aucun mot. Tu t'es juste contentée de fermer tes yeux. J'en ai compris immédiatement que tu étais d'accord sur les termes du contrat. Car le silence d'une femme vaut acceptation, d'après les religieux dont je n'ai jamais été un. Alors je me suis approché de toi. Enfin, de tes lèvres. Et dans mon esprit, je pensais aux baisers que je voyais dans les anciens films égyptiens. J'avais envie de t'embrasser de la même manière. C'est vrai que j'ai compris plus tard que cette manière était un peu sauvage. Ou, disons, pas très class. Mais c'était le seul exemple à suivre vu que les films américains étaient interdits chez nous à la maison. Les parents les considéraient comme étant un peu trop osés. Donc il n'était pas question de les voir. Voilà pourquoi à l'âge de 14 ans j'étais déjà un homme oriental dans ma façon d'être.

Alors je t'ai embrassé. Ou plutôt, on s'est embrassé !

Et c'était la première fois où mes lèvres se sont collées à celles d'une femme, les tiennes ! Je m'en souviens encore comme si cela s'était passé ce matin. Et je ne crois pas que ma mémoire serait capable un jour d'oublier cette magnifique chaleur de femme que j'ai senti venir depuis le plus profond de ton âme.

Cette chaleur n'aurait pas été remontée si tu n'étais, toi aussi, amoureuse de moi. L'amour n'est jamais unilatéral. L'amour c'est ce qui se passe lorsque deux cœurs se croisent sur le même chemin. Et lorsque chacun trouve chez l'autre les mêmes qualités qu'il souhaiterait avoir soi-même. Ce qu'on peut ressentir d'un seul côté, ce n'est pas de l'amour, mais c'est une autre chose que je me ferais le plaisir de t'expliquer plus tard.

Chacun de nous aimait l'autre à sa manière et dans le silence. On dirait que c'était un vrai consensus !

Etions-nous timides ou simplement sages ?

A peine sortis de notre enfance, nous avions une façon formidable de gérer notre amour. On s'aimait sans jamais en parler. Chacun de nous savourait ses sentiments dans le silence. Mais il faut dire aussi qu'on n'avait pas encore appris à dire des mots gentils. Parler d'amour. Parler l'amour. Tendrement, je voulais dire. Au collège tout le monde était vulgaire, y compris les profs et le Directeur. Le « je t'aime » ne rentrait pas dans la ligne de nos références linguistiques.

On nous parlait de l'amour comme si c'était la religion des pauvres gens. Alors le silence était la meilleure des solutions en attendant d'apprendre à aimer à haute voix !

Tu étais amoureuse de moi. Voilà ce qui m'importait le plus !

Et je savais que tu étais trop jalouse. Tu étais même possessive, Inès. Je sentais des boules se constituer dans ta gorge à chaque fois que tu me voyais en train de parler avec des filles dans la cour de récréation. Et j'avoue que je m'amusais à te rendre jalouse même si dans la réalité, tu n'avais pas à l'être. Car tu étais la plus mignonne de toutes les filles du collège. Surtout avec ta petite chevelure bouclée et dont je n'ai jamais pu définir la couleur. Tellement cette dernière changeait au fur et à mesure que la journée passait. Mais je crois que c'était, en principe, châtain. Bref, ça me rassurait énormément le fait que tu aie été jalouse d'autant plus que j'étais le premier homme de ta vie. Le premier devant qui tu as fermé les yeux afin qu'un premier baiser voit le jour pour dire adieu à l'enfant que tu étais !

Je ne sais pas si moi aussi j'étais jaloux. De toutes les manières, je n'ai jamais compris la nature de cette sensation qui s'emparait de moi dès que je te voyais marcher en faisant danser ta belle paire de fesses. Je suis sûr que ce n'était pas que de l'excitation. Mais c'était bien quelque chose de plus fort et de très bizarre en même temps.

Je tenais à ne pas te montrer ce côté de moi. Ça aurait été difficile d'en assumer les conséquences. Tu serais devenue horriblement possessive. Tu en aurais abusé comme le font presque toutes les femmes de notre société lorsqu'elles arrivent à conquérir le cœur d'un homme. Et moi, j'avais peur. Je ne voulais pas que mon rôle soit réduit à faire tes propres devoirs, en tes lieux et place.

J'étais amoureux de toi certes, mais en aucun cas je n'aurais admis de devenir ton nègre ou ton esclave. J'ai préféré donc conserver la confidentialité de mes sentiments pour toi tout en te faisant tomber malade de moi. C'était une simple mesure de sécurité, comme on dit !

L'essentiel Inès, c'est que grâce à notre petite tractation, tu as pu avoir une très bonne note et échapper ainsi à la moquerie humiliante de la prof.

Tu sais ? Cette connasse nous a aperçus, paraît-il, en train de nous donner le fameux coup de bec. Ainsi, elle m'a foutu la merde en rapportant tout à ma mère. Elle lui a dit : tiens ma chérie, ton petit Salah est devenu un homme car je l'ai vu, de mes propres yeux, en train d'embrasser une camarade à lui qui s'appelle Inès et j'ai peur que cela ne se répercute négativement sur ses études ! Cela était suffisant pour que ma mère ait des boules dans l'estomac. Très en colère, elle m'a bien tiré les oreilles. Elle m'a engueulé !

Et je suis sûr et certain que ma mère a, de son côté, tout rapporté à mon père. Car le lendemain au petit déjeuner, mon père m'a fait un sourire malin en me disant : Eh bien tu as grandi, Salah !

J'ai complètement fondu dans ma timidité tellement la petite phrase de mon père ainsi que son sourire malin, voulaient tout dire. J'ai décidé de ne pas t'en parler pour que tu maintiennes une attitude normale vis-à-vis de la prof, la connasse. Je savais que cela allait te vexer profondément. Donc je m'en suis abstenu. Mais ne t'en fais pas Inès. La vie nous a vite fait, rendu justice. Quelques jours plus tard, la prof s'est faite tabasser par son mari suite à une dispute sur le budget du foyer.

C'était un soir vers le coup de minuit. Tout le voisinage a été réveillé par les cris de la nana. Tout le monde a cru qu'il allait la tuer tellement le bruit était fort. Mais quand on a appelé la police, cette dernière a refusé de venir faute de sang et de mort. La police chez nous n'aime intervenir qu'ultérieurement à l'écoulement de sang ou à la mort, carrément !

Et voilà pourquoi la prof a du s'absenter quelques jours. Tu comprends maintenant la source de la tâche bleue autour de ses yeux ? Ce n'était pas parce qu'elle s'est cognée la tête contre l'armoire de sa chambre à coucher suite à une chute soudaine de tension, comme elle l'a raconté à ses collègues. Il n'y avait que moi qui le savais dans la classe. Mais j'ai gardé le secret parce que j'adorais le fait de savoir ce que les autres ne savent pas et de ne raconter, même en ayant l'air bavard, qu'un peu de ce que je sais. C'était quelque chose de naturel en moi. Ce n'est bizarrement plus le cas maintenant !

Eh oui ! Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout cela maintenant. Cela fait des années que je n'ai plus aucun sentiment pour toi. Je n'ai aucune nostalgie de toi. J'essaie de m'en convaincre. Mais je ne t'ai jamais oublié parce que tu es la première fille que j'aie embrassée. Ça doit être la seule raison. Même Brassens l'a dit clairement un jour en chantant : jamais dans la vie, on ne l'oubliera la première fille qu'on a prise dans ses bras..... !

Tu vois ce que je veux dire Inès ?!

## 2

Notre premier baiser avait l'air d'un événement historique. Il avait surtout un avant et un après. J'ai vu s'ouvrir une petite brèche sur le mur du silence. La parole a commencé à prendre le dessus sur ce dernier. Et je t'ai vu changer de ton en me parlant. Cela ne m'a pas étonné de ta part. Au contraire, j'étais parfaitement conforté dans ma conviction. J'étais certain que derrière ta splendeur frappante, se cachait bien un petit scorpion. Et comme tu le sais Inès, cette conviction je ne l'ai pas tiré de notre fréquentation. Car nous n'avions aucune fréquentation. Mais tout simplement d'un raisonnement par analogie qui s'est opéré dans ma tête. Il faut que tu saches que je t'ai toujours comparée aux petites fleurs bleues et sauvages que l'on avait planté dans le jardin de l'école et dont les plus jolies étaient celles les plus épineuses.

Et moi, je voyais bien en toi une petite fleur bleue et sauvage !

Franchement je t'ai trouvé ridicule, Inès, lorsque tu t'es donnée, toi-même, le droit de me demander des explications à chaque fois qu'il t'arrivait de me voir en train de discuter avec une autre. Pire encore, tu as dressé une liste noire des nanas à qui je n'ai plus le droit de faire la bise. Je crois que en agissant ainsi, tu es tombée dans ce que j'appelle la faute grave. Celle

qui me donnait raison de te virer sans préavis ni explication aucune. Sauf que je ne pouvais, en aucun cas, y procéder. Tellement j'étais amoureux de toi. Tellement je tenais absolument à ce que ça marche entre nous. Je voyais déjà en toi celle avec qui je vais passer toute ma vie. Mais tu étais affreusement trahie par ton intelligence. Vraiment tu étais nulle !

Et les choses ne se sont pas arrêtées là. Tu as insisté sur le fait d'aller jusqu'au bout de la connerie. Au point de m'étrangler psychiquement. Oui Inès, j'avais peur. Pas de toi. Mais de l'amour que je venais, pourtant, de découvrir. Je me suis rendu compte que l'amour était l'une des choses qui pouvaient tuer le sourire. Tes dérapages injustifiés m'ont fait comprendre que ce qui m'attendait avec toi, c'était tout sauf de la joie. Déjà à 14 ans tu étais chiant comme fille. Et moi j'étais complètement perdu faute d'expérience en la matière. Tu étais ma première définition de l'amour. La première résonance à mon cœur. Et lorsque ce dernier a pu franchir le cap de parler, il a prononcé ton nom, Inès. Je ne savais à quel saint me vouer !

Si j'avais su que notre premier baiser allait me faire chier par autant d'engagements envers toi, je ne t'aurais jamais fait du chantage pour le faire. Notre amour était parti sur de mauvaises bases. Et à un certain moment, j'ai eu du mal à distinguer entre toi et le directeur du collège. L'autorité est quelque chose d'inné en lui, comme en toi. Sauf que dans ton cas, l'autorité a dépassé de loin le sens politique du terme. C'était presque militaire chez toi, l'autorité. Un règlement sans âme. Un règlement qui ne fait aucun état d'âme. Et dont les clauses n'étaient pas à négocier. Pour toi, c'était comme ça l'amour. Et pas autrement !

En dehors du collège, rien n'était possible puisque je n'avais pas le droit de t'adresser la parole. Tu avais peur que ton chauffeur aille le dire à ton père. J'avais développé une haine et surtout une envie sérieuse de tuer ce putain de chauffeur. Car à cause de lui notre relation est restée incarcérée à l'intérieur du collège. Et je n'avais qu'à me contenter de te voir. Sans te parler. Sans te dire un seul mot. Et tellement tu tremblais de peur que tu n'osais même pas me regarder, les yeux dans les yeux, quand tu étais à l'intérieur de votre grosse Mercedes noire, identique à celle du Préfet de la ville.

Cela m'a vraiment révolté. Tu m'as fait regretter de t'avoir aimé. D'avoir, par le biais de toi, découvert l'amour. Peut être que tu étais en train de te venger de moi pour t'avoir fait subir une tractation malhonnête. Mais je t'ai déçu quand même. Je ne suis pas du genre à adhérer à ce genre de règlements assassins. Tu es mal tombée. Il t'a échappé de savoir que dans mes veines coulait le sang d'un gauchiste rebelle. Je suis, de part ma nature, allergique au despotisme du pouvoir. Et je n'aime pas que l'exercice de ma liberté dépende de la volonté de quelqu'un d'autre. Même si ce dernier était bien toi, Inès !

Alors j'ai décidé de tout arrêter entre nous. D'un seul coup. Avec un revers de la main. Et sans penser à quoi que ce soit, je me suis dit : mais Salah, il faut dire merde alors ! Notre relation était invivable. Alors franchement, je n'ai pas culpabilisé. Et je m'en foutais éperdument des conséquences. Je savais que j'allais souffrir. De toutes les manières, on ne peut jamais échapper à la souffrance. Mais il vaut mieux souffrir avec dignité que sans cette dernière. Et j'ai décidé

aussi de ne pas me donner la peine de t'expliquer pour quelle raison ma décision a été prise !

C'est vrai qu'à l'époque je n'avais encore connu ni George Brassens ni Léo Ferrée. Je ne savais pas qu'ils avaient tous les deux une chanson qui dit que comme quoi il n'y'a pas d'amour ni amoureux heureux. Mais je t'assure, que j'ai passé des jours et des nuits à répéter, à ma manière, ce qui disait exactement la même chose et dont tu étais la seule et unique inspiratrice. Quelques années plus tard, j'ai connu Georges et Léo. J'ai écouté la fameuse chanson pour la première fois. J'ai crevé de rire. Et de là, grâce à toi, une éternelle passion et admiration pour les deux gars, a vu le jour.

Tu dois savoir Inès, ça m'a fait vraiment mal au cœur de te snober après notre rupture. Mais j'étais dans l'obligation de le faire pour rendre justice à mon égo. Je me suis ordonné à moi-même de ne plus t'adresser la parole. C'était logique en quelque sorte, de te priver de ma parole à l'intérieur du collège parce tu m'avais privé de la tienne en dehors de ce dernier. Comme ça nous étions quitte !

Et j'ai continué à t'aimer. Sans te parler. Ni t'en parler d'ailleurs. Je savourais cette ardeur d'amour qui ne faisait que me brûler de l'intérieur. Dans la classe, j'ai fait exprès de changer de place pour ne plus m'asseoir à côté de toi. Pour ne plus sentir ton odeur. Pour ne plus entendre tes chuchotements. Mais aussi pour ne plus avoir à te filer les réponses dans les examens. J'ai voulu te laisser à ton propre sort surtout dans les matières où tu étais vraiment nulle. Pour une fois, je t'ai souhaité toutes les mauvaises notes du monde. J'ai utilisé tous les moyens de bord pour te foutre un petit peu dans la merde et pour tester ta

résistance. Mais tu étais très sage. Et tu t'en sortais pas mal sans moi. J'étais affreusement déçu !

Alors il ne me restait qu'une seule chose. Une seule chose pour être méchant. Et pour te rendre triste et malheureuse de m'avoir perdu. C'est vrai que la décision de tout arrêter, c'est moi qui l'ai prise. Mais dans la réalité des choses, cette décision était bien la tienne, Inès. Voilà pourquoi j'ai donné à mes comportements une dose supplémentaire de provocation sournoise et préméditée. Ainsi, j'ai commencé à rigoler, m'amuser et trainer dans la cour du collègue avec toutes les nanas que te détestaient et surtout celles qui figuraient sur la liste rouge que toi-même, tu as établie.

Tu as effectivement réussi à jouer à l'indifférente. Mais ce n'était là qu'une apparence trompeuse. Car ton regard me disait que tu grillais de jalousie et, en même temps, d'envie de me retrouver et de me prendre dans tes bras. Et là tu sais que ne je n'invente rien parce que ta copine intime me l'a confirmé. Elle m'a fait part de toutes les confidences dans lesquelles tu prenais le soin de la mettre. Elle m'a tout raconté à ton insu, Inès. Elle m'a dit que tu pleurais mon absence. Ça m'a relativement rassuré et convaincu de chasser de mon esprit, l'idée de rompre définitivement avec toi. Ainsi au lieu de te faire du mal, je cherchais tout simplement à te faire craquer !

Et c'est moi qui ai réussi cette fois-ci, Inès. Car au bout de quelques jours, tu t'es vue en train d'arracher une petite fleur bleue et sauvage dans le jardin du collègue et la mettre discrètement dans mon manuel de français pendant que tout le monde était en récréation. J'ai compris que c'était ta façon de tenir à moi. Alors j'ai repris ma place à côté toi !



### 3

Il a fallu provoquer la crise pour que tu te rendes compte de ce que ta mégalomanie et ta vocation autoritaire présentaient comme danger pour toi d'abord avant que ce soit. Tu as failli me perdre, Inès. Et en me perdant pour de bon, ton petit cœur allait subir sa première cassure sentimentale. Celle dont on arrive à se remettre dans peu de temps genre deux semaines, deux mois ou deux années maximum, mais sans pour autant pouvoir l'oublier. Je pense, Inès, qu'il y'a effectivement deux choses inoubliables dans la vie ; le premier baiser et la première cassure sentimentale qui frappe le cœur !

On dirait que la présence de chacun de nous dans la vie de l'autre a été planifiée par je ne sais quelle force extérieure à nous deux. J'ai compris quelques années plus tard que cette force là, c'était bien ce qu'on appelle le destin. Chacun de nous avait besoin de découvrir le monde de l'amour à travers l'autre. Chacun de nous résumait le bonheur dans le petit sourire qui se dessinait sur le visage de l'autre. Chacun de nous avait besoin de l'autre pour enfin

exister. Pour être convaincu de son existence. De sa raison d'exister.

Et en plus de tout cela, tu dois reconnaître que ton cœur avait vraiment besoin de s'attendrir un peu et de se débarrasser de son égoïsme ainsi que de ses peurs enfantines et injustifiées. Le mien ne tenait qu'à prouver qu'il pouvait être utile à quelque chose et mériter d'être aimé.

J'ai failli croire que notre rupture était définitive, tellement j'étais déterminé de ne faire aucune concession envers toi. Mon entêtement n'était fondé sur aucune logique sauf celle imposée par mon égo d'adolescent. Et le fait de me sentir aussi dur qu'un vieux rocher, m'a étrangement donné une sensation de virilité. C'est là où justement, j'ai senti que j'étais devenu un homme. Un vrai. Car capable de prendre des positions sérieuses, aller à l'encontre de mon cœur et en assumer pleinement les conséquences.

Franchement, je ne me suis pas attendu à me voir renoncer, comme ça, à une position sur laquelle j'étais pourtant intransigeant. Alors c'était le cas. Tu t'en rappelles ? J'ai fondu comme un bout de chocolat devant la tendresse de ton cœur lorsque tu m'as filé la petite fleur bleue et sauvage dans mon manuel de français alors que j'étais en récréation. Il ne m'a fallu que ce geste de ta part pour me rendre compte que le mot « homme » n'était pas synonyme du mot « dur » et que ce dernier n'ait rien à voir avec le sexe de la personne. Grâce à toi, j'ai compris qu'avant d'être un homme, je suis d'abord un être humain.

On dit que les moments d'entente les plus délicieux, sont ceux qui viennent après de grosses disputes. Ne crois-tu pas que c'est parfaitement vrai comme constat ? Ne crois-tu pas que c'est justement